



Maman, Si tu savais...

Roman autobiographique.

Annie Barbier

Extrait...

Jacques me prend par l'épaule, dans un geste protecteur et tendre. L'intérieur ressemble à un pub irlandais, un peu cossu. Il y a un grand gaillard roux derrière le comptoir. Jacques fait quelques pas vers lui et l'interroge pour savoir où sont les joueurs de bridge.

— Dernière salle au fond à droite, lui dit-il. Vous cherchez quelqu'un ?

— Oui ! Nous cherchons Marthe.

— Ah oui, Marthe ! C'est une habituée. Il me semble l'avoir vue. Allez-y !

Jacques me tire par la main. Je me sens à deux doigts du malaise et avance comme un automate. Il entre le premier. Les joueurs sont concentrés. Je me risque à le suivre et reconnais immédiatement la tante Marthe. Je pousse Jacques du coude.

— La femme avec la croix autour du cou, c'est elle !

— Tu es sûre ?

— Enfin Jacques ! C'est ma grand-tante !

— Nous ne pouvons pas nous présenter comme ça avec nos gros sabots. Attendons une pause, d'accord ?

— Au point où j'en suis ! dis-je, en haussant les épaules.

Il m'entraîne de l'autre côté et commande deux tasses de thé.

— Viens t'asseoir deux minutes, Nane !

Je le suis, presque à contrecœur.

— Inutile de faire la tête, ma Chérie. Nous sommes près du but maintenant !

Au premier bruit de chaise, je me lève et m'introduis dans l'autre pièce. La femme à la croix d'or me toise. Je vois dans ses yeux qu'elle cherche, qu'elle fouille dans sa mémoire. Elle ne me lâche pas du regard en avançant vers moi. Elle n'a qu'un mot :

— Nane ?

— Oui Tante Marthe ! C'est bien moi.

— Mon Dieu ! Mais que fais-tu là ? Comment m'as-tu trouvée ?

Elle se précipite vers moi et me serre dans ses bras.

— Tu ressembles tellement à ta mère, tellement ! Viens, sortons d'ici !

Je me retourne vers Jacques qui m'a suivie.

— Tante Marthe, je te présente Jacques.

— Venez, sortons d'ici, dit Marthe.

— Ma tante, tu sais... Maman...

Marthe me coupe la parole.

— Je sais, je sais ! Sarah m'a appelée quand ce malheur est arrivé. Je n'en crois ni mes yeux, ni mes oreilles ! Te voir ici, t'entendre ! Tu as la même voix que Pauline. Allons chez moi, c'est à deux pas d'ici. Vous voulez bien ? dit-elle en se tournant vers Jacques.

— Avec plaisir ! réplique-t-il. On vous emmène ?

— Non, c'est inutile. J'habite la rue derrière. Marchons un peu, voulez-vous ? Je ne sais toujours pas comment vous m'avez trouvée ici, ni pour quelle raison d'ailleurs.

— L'histoire est un peu longue, ma tante, mais c'est grâce à Maître Fricot si nous sommes là.

— Ah !

Marthe s'arrête devant un portail en fer forgé.

— C'est ici ! Entrez ! Je ne sais pas vous, mais moi, je suis glacée jusqu'aux os avec ce vent qui s'infiltré partout.

Il fait bon dans la maison. Je regarde autour de moi. Un portrait de Pauline en noir et blanc attire mon attention. Elle doit avoir une vingtaine d'années là-dessus, le sourire magnifique et un port de tête royal.

— Elle était belle, ta mère, très belle, dit Marthe. Asseyez-vous tous les deux. Je vais faire un café.

Nous prenons place dans un canapé de cuir un peu fripé par les années mais confortable. Jacques, mes mains entre les siennes, me dit :

— Tu vois, nous sommes au moins arrivés ici, mon Amour.

Marthe, de retour avec le plateau, s'adresse à moi :

— Alors ? Je t'écoute, ma Chérie.

Je me lance dans un long discours. Je lui conte la mort de Maman, son enterrement, la révélation intolérable de Marc, ma quête de vérité et mes voyages chez Jeanne, muette comme une carpe, chez Sarah qui s'est mise en colère. Je lui explique la présence de Jacques à mes côtés et nos recherches pour la retrouver, Maître Fricot et notre périple jusqu'au Cheval Rouge. Je ne m'étale ni sur mes états d'âme, ni sur mes rancœurs, ni sur ma rage. Je lui fais comprendre que je veux seulement la vérité même si dans l'immédiat, cela ne changera pas ma vie. Au moins, c'est ce que je crois ! Jacques se tait, me laisse dire, spectateur impuissant de ma souffrance. Marthe ne cille pas et ne m'interrompt pas une seule fois. Quand j'ai terminé, ma tante vient s'asseoir tout près de moi et me dit :

— Vois-tu, Nane, je pensais ce secret à tout jamais enterré, surtout depuis la mort de Pauline. Mais il semblerait que l'histoire rappelle toujours son peuple, c'est une façon de dire les choses. L'idée ne m'a jamais effleurée qu'un jour, tu viendrais me voir pour me parler de ta naissance et que tu ferais ainsi ressurgir le passé. Pauline, je l'aimais tellement et elle me le rendait si bien. Nous avions presque des rapports mère-fille. Elle ne me cachait rien, ni ses bonheurs, ni ses malheurs. Je la revois encore quand elle a débarqué à Paris. C'est moi qui suis allée la chercher à la gare. Il faisait beau. Nous étions au printemps. Elle portait une robe rouge à grands ramages blancs, serrée sur sa taille fine. Elle était d'une élégance ! Tout le monde se retournait sur son passage. Elle avait un bon métier. Elle était mécanographe et avait trouvé du travail dans la capitale. Bref, l'avenir lui souriait et moi j'étais heureuse parce qu'elle était là.

Marthe s'interrompt un instant et nous propose quelque chose à grignoter, mais personne n'a faim.

— Moi, je vais te la dire, la vérité ! Je vais te la dire parce que je considère que je te la dois.

Retrouvez « Maman, si tu savais » sur
<https://libre2lire.fr/livres/maman-si-tu-savais/>

ISBN papier : 978-2-490522-47-7
ISBN Numérique : 978-2-490522-48-4

288 pages – 18.00€

Dépôt légal : Novembre 2019
© Libre2Lire, 2019

